

A photograph of two men standing in a hallway. The man on the left has his arms crossed and is wearing a dark blue button-down shirt and a red belt. The man on the right is wearing glasses, a dark leather jacket, and a patterned shirt. The hallway is lit by a series of horizontal fluorescent tubes that create a gradient of light from white to red. The background shows a concrete wall and some electrical conduits.

LA RECHERCHE DANS LE RÉSEAU DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Créativité Quand l'intelligence s'amuse

Ghyslain Gagnon, professeur en génie électrique à l'ÉTS, et Jean Dubois, artiste et professeur à l'UQAM, ont conçu cette œuvre lumineuse interactive dans un couloir souterrain.

Changer le monde, une idée à la fois

Ce dossier est inséré dans le numéro de novembre 2016 du magazine *Québec Science*. Il a été financé par l'Université du Québec et produit par le magazine *Québec Science*.

Le comité consultatif était formé de:

Marie Auclair, UQAM
Simon Bernier, UQTR
Michaël La Chance, UQAC
André Manseau, UQO
Stéphanie Duchesne, UQAT
Josée Charest, INRS
Éric Lamiot, TÉLUQ
Céline Poncelin de Raucourt, UQ
Valérie Reuillard, UQ
Raymond Lemieux,
François Émond, Hélène Matteau
de *Québec Science*

Coordination:

Marie Lambert-Chan
et Valérie Reuillard

Rédaction:

Maxime Bilodeau, Marine Corniou,
Anabel Cossette Civitella, Mélissa
Guillemette, Martine Letarte

Graphisme:

François Émond

Révision: Hélène Matteau

Correction-révision:

Luc Asselin

Bibliothèque nationale du Canada:

ISSN-0021-6127

Les 10 établissements du réseau de l'Université du Québec ont pour mission de faciliter l'accessibilité à l'enseignement universitaire, de contribuer au développement scientifique du Québec et au développement de ses régions.

On associe spontanément la créativité aux artistes et aux esprits innovateurs. Pourtant, personne n'a le monopole des idées. En butte à un problème, tout être humain se mettra en quête d'une solution et saura, sans nul doute, se révéler créatif. Ne dit-on pas que la nécessité est mère de l'invention?

Le dossier que nous vous proposons en est une belle illustration. Des scientifiques de tous horizons montrent par leurs travaux – et par leur propre inventivité – comment la créativité alimente l'épanouissement personnel et collectif; comment elle contribue à l'économie et pimente la vie au travail; comment elle guérit bien des maux; et comment elle a le pouvoir de changer le monde, une idée à la fois.

La créativité, souffle de vie? Absolument. Moteur de la science? Assurément.



III Génie créateur

Un artiste et un ingénieur imaginent des créations décoiffantes.

V Révolution numérique? Pas du tout!

Le professeur Christian Poirier observe les rapports qu'entretiennent les jeunes avec la culture.

VI De vraies portes ouvertes

Pourquoi vouloir attirer au musée des personnes qui n'ont aucun désir d'y mettre les pieds? Une étudiante a enquêté.

VII Rénover l'économie par la créativité

Depuis une quinzaine d'années, pour rivaliser avec la Chine ou le Mexique, les pays développés misent sur l'économie créative.

IX Chasseurs de têtes créatives

De plus en plus de recruteurs mettent de l'avant la créativité parmi leurs critères de recherche.

XI L'art qui fait du bien

Déverser vos problèmes dans l'oreille d'un psy, très peu pour vous? Peut-être serez-vous plus à l'aise dans l'univers méconnu des arts-thérapies.

XV Spectateur citoyen

Des chercheuses de l'UQAM repoussent les limites du théâtre engagé.

XVI Le bouillonnement créatif des régions

Pour les régions, la créativité est à la fois une dynamique et une solution d'avenir.



DONALD ROBITAILLE

Génie créateur

Un artiste qui a failli étudier la physique plutôt que les arts plastiques et un ingénieur qui aurait pu être musicien imaginent des créations décoiffantes.

Il y a quelques années, le couloir souterrain reliant les deux pavillons principaux de l'École de technologie supérieure (ÉTS) était plutôt morne. Mais depuis deux ans, aux conduits d'aération et autres tuyaux apparents se sont ajoutés des tubes lumineux qui s'animent au gré de l'achalandage. Les passants peuvent aussi accélérer les flux colorés en soufflant dans un microphone installé au mur. Une toute nouvelle ambiance!

Baptisée *Circuit de Bachelard*, cette œuvre d'art est le fruit d'une collaboration entre **Jean Dubois**, artiste et professeur à l'École des arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), et **Ghyslain Gagnon**, professeur au Département de génie électrique de l'ÉTS. Elle était d'ailleurs en lice à la remise des prix de la Media Architecture Biennale 2016 de Sydney, en Australie.

L'étonnant duo est né lorsque le professeur Gagnon

a assisté à une présentation de Jean Dubois, à l'ÉTS en 2010, où l'artiste décrivait ses projets de recherche en art. «Ça m'a donné envie de l'aider à pousser sa création plus loin en le dotant de technologies avancées, dit Ghyslain Gagnon qui a déjà songé à faire carrière en musique. Un nouveau champ de recherche s'ouvrait à moi.»

Les spécialités de l'ingénieur – traitement de signal, microélectronique et intelligence artificielle – permettent de réaliser des œuvres interactives des plus originales. Avec *Tourmente*, par exemple, une œuvre de Dubois qu'on a pu voir notamment au Musée d'art contemporain de Rome, en Italie, et au Aotea Centre d'Auckland, en Nouvelle-Zélande, le spectateur fait voler les cheveux des personnes sur un écran géant en soufflant dans le micro de son propre cellulaire, après avoir composé un numéro de téléphone affiché.

«Les technologies interactives engagent le public



Tourmente de Jean Dubois



JEAN DUBOIS

À portée de souffle, de Jean Dubois et Chloé Lefebvre.

comme jamais auparavant, dit Jean Dubois qui a envisagé des études de physique et de psychologie avant de choisir les arts. Quand les spectateurs participent à l'activation d'une œuvre, ils réalisent implicitement qu'ils ont aussi un rôle à jouer dans la vie publique. Il y a un certain enjeu politique derrière ce type d'art qui peut sembler seulement ludique au premier regard.»

Les étudiants en génie qui contribuent à ces dispositifs interactifs découvrent, quant à eux, une autre façon de voir leur discipline. «À l'ÉTS, on veut pousser les jeunes à être innovateurs, entrepreneurs, dit Ghyslain Gagnon. Pour trouver des solutions, il leur faut être créatifs. Les mettre en contact avec le processus de création artistique est une bonne façon de les inspirer.»

Il reste que les étudiants sont parfois déconcertés. Quand un système fonctionne, l'ingénieur est satisfait. Mais pour un artiste, ce n'est pas suffisant; c'est l'esthétique ou l'effet qui prime.

Ainsi, lors de l'installation de l'œuvre *BrainStorm* dans l'ancienne École des beaux-arts, dans le cadre de la Biennale de Montréal de 2011, Jean Dubois et son équipe ont volontairement dérégulé l'ajustement des projecteurs pour obtenir des zones floues. Ils ont en outre laissé de côté une partie du mécanisme conçu pour faire rebondir les mots projetés sur les murs quand les faisceaux lumineux touchaient un élément architectural de la pièce. L'étudiant qui avait travaillé à rendre la projection parfaite était pour le moins déboussolé!

«On n'avait pas eu accès à la salle avant l'événement. Or, une fois sur place, on a constaté que ce n'était pas

visuellement intéressant, raconte Jean Dubois. Il nous fallait quand même présenter une œuvre réussie.» Et ils y sont arrivés... en ne respectant pas les normes techniques. «Les gens nous demandaient comment on avait pu créer cette technologie de projection inédite!» se félicite l'artiste.

Leur prochaine œuvre aura pour thème l'intelligence artificielle. Jusqu'où le duo improbable mènera-t-il son public? À voir! ■

Par Mélissa Guillemette

Un laboratoire pour les artistes

Les chercheurs en arts médiatiques comme Jean Dubois, artiste et professeur à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, peuvent bénéficier du réseau international Hexagram. Ce dernier regroupe des chercheurs et des créateurs qui explorent de nouvelles façons d'utiliser les technologies numériques. Hexagram met des espaces et des équipements à la disposition des chercheurs, notamment à l'UQAM.



HEXAGRAM UQAM



Révolution numérique? Pas du tout!

En 2012, Christian Poirier, professeur-chercheur à l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), et son équipe rendent publique une étude sur les pratiques culturelles des jeunes Montréalais. Leur conclusion? Le numérique complexifie les rapports qu'entretiennent les ados et les jeunes adultes avec la culture. Quatre ans plus tard, que reste-t-il de ce vaste chantier? Entretien avec un véritable passionné d'arts et de culture.

explosion des services de vidéos sur demande comme Netflix, apparition de la réalité augmentée par l'entremise de Pokémon Go, montée en popularité de nouveaux réseaux sociaux comme Snapchat; bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis le dévoilement des résultats de votre étude en 2012. Ses résultats sont-ils toujours actuels?

Pour l'affirmer, il faudrait refaire l'étude de A à Z! Le scientifique que je suis ne peut pas prétendre que ses conclusions s'appliquent toujours. Par contre, je crois qu'elles indiquent des tendances dominantes – l'attachement aux supports physiques, l'importance de la transmission familiale de la culture, une forte citoyenneté culturelle – lesquelles, hormis quelques nuances, sont encore bien présentes aujourd'hui. Et ce n'est pas l'apparition de nouveaux médiums qui changera ça.

Vous ne vous rendez donc pas au discours omniprésent selon lequel nous vivons actuellement une révolution numérique?

Non. Laissez-moi vous raconter une histoire: à quatre ans et demi, mon fils est parfaitement à

l'aise devant un ordinateur, ou avec une tablette; bref, dans les environnements numériques. En ce sens, il est à des années-lumière de ma propre situation à son âge. Par contre, il est tout aussi à l'aise devant un bon vieux livre de papier ou dans les bibliothèques qu'il fréquente. Ce que je veux illustrer, c'est que, malgré les avancées technologiques, des éléments de continuité demeurent. D'ailleurs, j'aime dire que nous vivons dans un monde de mutations plutôt que de révolution numérique.

Pourtant, vous affirmez dans votre étude que la télévision traditionnelle est en perte de vitesse auprès des jeunes. N'est-ce pas là le début de la fin pour elle?

Nous sommes prompts à annoncer la mort de certaines manières de consommer la culture lorsque des avancées technologiques émergent. Par exemple, saviez-vous qu'on a annoncé la mort du cinéma lorsqu'il est devenu sonore, puis quand il est passé à la couleur et encore quand il est entré en concurrence avec les VHS, les DVD et l'écoute en ligne? Pourtant, rien de tel ne s'est produit. La vérité, c'est que les sociétés ne se transforment pas

du jour au lendemain. Il y a des évolutions, des mutations et des éléments de continuité.

Vous avez été invité à présenter vos conclusions aux quatre coins du Québec ainsi qu'en France et en Belgique. Le milieu culturel a donc accueilli votre étude avec intérêt.

Mieux que ça; il s'est approprié les résultats! Depuis 2012, plusieurs régions, par l'entremise du Réseau des conseils régionaux de la culture, ont entrepris de mener des chantiers avec leurs acteurs culturels et d'autres intervenants issus des milieux associatif, communautaire et corporatif. Ainsi, des réflexions sur la citoyenneté culturelle, sur la participation aux arts et à la culture, ainsi que sur une manière commune d'alimenter la future politique culturelle du gouvernement du Québec ont été tenues partout dans la province. Récemment, un rapport de synthèse de ces rencontres a été produit. Comme scientifique, je trouve extrêmement valorisant de voir les résultats de nos recherches déborder notre sphère, nous échapper. ■

Par Maxime Bilodeau

De vraies portes ouvertes

Pourquoi vouloir attirer au musée des personnes qui n'ont aucun désir d'y mettre les pieds? Une étudiante a enquêté.

en une quinzaine d'années, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) a accueilli plus de 200 000 personnes qui n'auraient autrement jamais jeté un coup d'œil à ses collections. Des personnes atteintes d'un trouble de santé mentale, des aînés défavorisés, des réfugiés et des analphabètes, pour ne citer que ces quelques exemples, ont tous franchi le seuil grâce à un programme communautaire appelé *Le musée en partage*.

Ce programme a été instauré en 1999, après que le musée de la rue Sherbrooke eut mené une enquête sur la fréquentation de ses expositions. «La recherche a révélé que les visiteurs constituaient un groupe homogène, d'un certain niveau d'études et de



revenus», résume **Isabelle Desmeules**, étudiante à la maîtrise en muséologie et pratique des arts à l'Université du Québec en Outaouais (UQO), qui s'intéresse à la portée du programme et à la façon dont le Musée perçoit son rôle social.

Le MBAM a donc voulu rendre ses collections accessibles à des groupes plus variés. Il fallait donner un grand coup, car les journées ou soirées gratuites ne suffisaient pas à attirer les «non-publics». Pour susciter l'intérêt des nouveaux visiteurs, chaque activité du programme *Le musée en partage* est en conséquence conçue sur mesure, grâce à un processus de cocréation entre le

Musée et les organismes communautaires partenaires.

«Si un groupe de sans-abri veut découvrir un artiste en particulier – Picasso, disons –, l'équipe prépare une activité en fonction de cet intérêt, explique Isabelle Desmeules. Et si un groupe de jeunes femmes souffrant de troubles alimentaires souhaite explorer la collection, on peut leur présenter des œuvres en lien avec l'image corporelle et la nourriture.»

Mélanie Boucher, professeure à l'École multidisciplinaire de l'image de l'UQO, encadre le travail de l'étudiante. Elle remarque que l'initiative du MBAM s'inscrit dans une grande tendance internationale. «Dans les années 1990, dit-elle, les musées voulaient présenter des expositions *blockbusters* qui s'adressaient à la masse. À partir de 2000, et plus encore à partir de 2010, on a observé un retour aux activités ciblant des groupes particuliers – en plus des grandes expositions. Le but? Que le musée s'inscrive dans la vie des individus afin qu'ils s'approprient le patrimoine.»

Quelle est la portée des visites personnalisées gratuites? Difficile à mesurer, reconnaît Isabelle Desmeules. Elle a néanmoins tenté d'identifier les retombées possibles à partir du point de vue du Musée.

D'abord, indique-t-elle, des employés du MBAM rapportent que les collections semblent «faire du bien» aux non-publics; plusieurs études cherchent actuellement à valider ce constat. D'autre part, il est évident que la nature éducative du programme favorise le développement personnel de ces visiteurs atypiques. Ce sont d'ailleurs des éducateurs qui animent les visites.

L'étudiante ajoute que le programme vise aussi à renforcer la cohésion sociale, puisque différents groupes de personnes se côtoient dans le Musée.

Selon elle, les autres institutions muséales du Québec peuvent s'inspirer de l'initiative du MBAM. «Si les nouveaux visiteurs sont invités à changer leur perception du musée élitiste, les musées aussi doivent modifier leur perspective. Ils ont l'habitude de déverser leur savoir et de s'attendre à ce que le public les suive. Un programme comme celui du MBAM implique plutôt un dialogue égalitaire entre le musée et les groupes qui l'utilisent; ça change donc complètement la dynamique. L'idéal, c'est de commencer petit.»

En espérant que les retombées, elles, seront grandes. ■

Par Mélissa Guillemette



Quoi de mieux qu'une séance d'escalade pour stimuler la créativité? C'est ce que permet Google Montréal à ses employés.

Rénover l'économie par la créativité

Depuis une quinzaine d'années, pour rivaliser avec la Chine ou le Mexique, les pays développés misent sur l'économie créative.

Lorsqu'on entre dans les locaux de Google Montréal, on se croirait dans un univers parallèle. Salle de massage, mur d'escalade, aires de repos, fenêtres géantes, espaces de *coworking* (travail coopératif), stations de bricolage, etc. Voilà qui annonce des manières de faire complètement à l'opposé du taylorisme, ce système d'organisation du travail fondé sur la division des tâches, qui porte abondamment ses fruits depuis plus d'un siècle! Pourtant, ces méthodes déroutantes ont permis à Google d'engranger des recettes de près de 105 milliards de dollars, rien que dans la dernière année! Preuve que la créativité n'est plus l'apanage du seul secteur des arts et de la culture.

Buzzword du nouveau millénaire, l'économie créative ratisse large. On l'accote à des espaces de travail qui se redéfinissent. À des industries traditionnelles qui

se modernisent. À des techniques qui se diversifient grâce à l'apport d'une main-d'œuvre multiculturelle. En 2011, la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED) chiffrait le commerce mondial des biens et services créatifs à 806 milliards de dollars. En hausse de 8,8% par année, le commerce mondial de produits créatifs a plus que doublé entre 2002 et 2011. Il représenterait aujourd'hui le tiers, ou un peu plus, de l'économie.

Diane-Gabrielle Tremblay, professeure à la Télé-université (TÉLUQ) et titulaire de la Chaire de recherche sur les enjeux socio-organisationnels de l'économie du savoir, explique: «L'économie créative se définit par les secteurs qui la composent.» C'est-à-dire tous les secteurs qui ont besoin de la créativité pour produire de la richesse. «On pourrait affirmer que ce sont tous les secteurs économiques, admet la spécialiste en gestion des ressources humaines, en



DOMINIQUE LAFOND

La professeure et designer Ying Gao, de l'École supérieure de mode de l'UQAM, a imaginé une robe interactive en super-organza qui s'illumine sous le regard des spectateurs.

économie et en sociologie du travail. Mais dans certains domaines, la créativité joue un rôle réellement prédominant. » C'est le cas pour les arts et la culture, bien sûr, mais aussi pour les technologies de l'information et de la communication, ainsi que pour l'économie du savoir et de la connaissance. C'est qu'avec le temps et l'expérience, les chercheurs et les dirigeants ont affiné leur analyse, estime l'experte. Ils ont redéfini la créativité pour l'associer davantage à l'innovation.

Concept reconnu depuis une quinzaine d'années, l'économie créative a pris racine lorsque certaines villes en déclin comme Detroit, au Michigan, ou des quartiers comme le Sud-Ouest et Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal, y ont vu une manière de se revitaliser. Les projets des villes créatives ont donné naissance au développement du Quartier des spectacles, à Montréal, ou au Detroit Creative Corridor Center, à Detroit. À l'époque, certaines villes créatives ont fait le pari que les arts et la culture pouvaient tout régler. « C'était un peu excessif », commente la professeure. L'économie créative fait partie de la solution, convient-elle, mais « tout attendre d'elle, c'est peut-être attendre trop ».

Ainsi, même en mettant beaucoup d'effort sur le plan de la créativité, « dans des sociétés développées comme le Québec et le Canada, ce ne sont pas les industries de production bas de gamme, à faible marge de profit et à coûts élevés de production, qui relanceront l'économie », explique Diane-Gabrielle Tremblay. Il faut plutôt opter pour les services et les secteurs créatifs garants d'une valeur ajoutée (design, architecture, multimédia, jeu électronique, etc.).

La professeure donne en exemple le milieu de la mode : « Pour que le secteur du vêtement subsiste dans une ville comme Montréal – qui ne sera jamais Paris, New York ou Milan –, il doit se renouveler. Il doit passer par des niches particulières, plus créatives, comme celle du vêtement écologique. Sinon, on ne peut pas concurrencer les vêtements bas de gamme provenant du Mexique et de la Chine. »

Pour rénover un milieu, on vise de plus en plus à faire travailler de concert des professionnels de formation différente. Ainsi, toujours dans le secteur de la mode, on peut allier l'expertise d'ingénieurs à celle de designers. « Ils ne vont pas penser le vêtement de la même manière, illustre Diane-Gabrielle Tremblay. Heureusement ! Car même s'il a de multiples qualités techniques, un vêtement qui ressemble à une grosse poche ne donnera à personne l'envie de le porter ! » La multidisciplinarité des équipes amène chaque artisan à s'ouvrir l'esprit et à créer encore mieux. C'est de cette manière que des vêtements intelligents adaptés aux athlètes – capables de mesurer toutes sortes de paramètres de performance – sont apparus sur le marché.

Mais attention de ne pas voir l'économie créative comme la panacée, prévient Diane-Gabrielle Tremblay. Dans les bureaux de Google, il ne fait aucun doute que la créativité paie : les revenus nets de 23 milliards de dollars et les quelque 61 000 employés ne trompent pas. Pourtant, les arts et la culture demeurent les enfants pauvres de l'économie créative ; les travailleurs y font toujours face à la précarité. « Le fameux contrat alimentaire [des mandats moins intéressants, mais qui permettent de payer l'épicerie], on n'en viendra pas à bout facilement », commente Mme Tremblay. Ni de sitôt.

Elle signale toutefois que les créatifs peuvent compter de plus en plus sur les espaces de *coworking* (une vingtaine au Québec, actuellement), où peuvent cohabiter des travailleurs autonomes qui ne partageraient pas le même bureau, en temps normal. Designers artistiques, journalistes et vidéastes, ces professionnels, qui travaillent souvent à petit budget, partagent les coûts d'un local et des ressources nécessaires à leur travail. Dans un contexte où la multidisciplinarité est de plus en plus valorisée, ces espaces de partage sont de réels incubateurs d'idées. Pour lutter contre la précarité, il faut miser sur ces lieux de rencontre, croit Diane-Gabrielle Tremblay. ■

Par Anabel Cossette Civitella

Chasseurs de têtes créatives

Le temps où les ressources matérielles et financières étaient garantes de performance est révolu. Aujourd'hui, les bonnes idées valent leur pesant d'or et de plus en plus de recruteurs mettent de l'avant la créativité parmi leurs critères de recherche.



OLIVIER GROTEAU

en entreprise, on estime que la créativité peut améliorer de 10% l'efficacité de la prise de décision stratégique. Elle donne des avantages concurrentiels quantifiables, alimente l'innovation et permet de meilleures stratégies. Il n'est donc pas surprenant que les entrepreneurs s'arrachent les travailleurs créatifs.

«Demander de la créativité à ses candidats, c'est bien. Mais les employeurs savent-ils eux-mêmes ce que ce mot signifie?» s'interroge toutefois **David Crête**, professeur de marketing et de communication marketing intégrée à l'École de gestion de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR).

Car bien que la créativité soit étudiée depuis trois décennies, les chercheurs ne s'entendent pas encore sur sa définition, dit M. Crête qui remarque aussi que l'innovation et la créativité, pourtant deux étapes distinctes du processus de création, sont

souvent confondues. La créativité, explique-t-il, c'est la génération d'idées nouvelles et utiles – le fameux brainstorming, par exemple. Ensuite vient la promotion de l'idée, lorsqu'on tente de la faire valoir auprès de ses pairs. L'innovation n'arrive qu'après, lorsqu'on implante l'idée. «Et c'est là, au moment de passer à l'action, que le bât blesse!» assure le professeur. La concrétisation de tout ce foisonnement d'idées demeure le grand défi. «Dès qu'on parle d'argent, de chiffre d'affaires, de plan marketing, le sujet devient beaucoup moins sexy», ironise-t-il. La preuve? Dans un récent sondage de la firme internationale de consultation en gestion McKinsey, 84% des cadres mentionnaient que l'innovation était leur priorité. Et 94% de ceux-là se disaient, du même souffle, insatisfaits des résultats.

Il faut savoir que, pour développer la créativité d'une entreprise, il ne suffit pas d'ajouter systématiquement des employés créatifs. Telle est la mise en garde de

David Crête, professeur de marketing à l'UQTR, étudie la créativité au boulot.

GESTION MUNICIPALE: REPARTIR SUR DES BASES SAINES

Les scandales de corruption ont fortement entaché la réputation de la ville de Laval. Après des années d'abus, il a fallu que les nouveaux élus fassent preuve de créativité et d'ingéniosité pour revoir en profondeur les procédures de gestion municipale, et faire de Laval un modèle de transparence.

Résultat, un partenariat entre la ville et 10 professeurs de l'École nationale d'administration publique (ENAP). Ces derniers, depuis novembre 2014, conseillent les gestionnaires concernant 25 chantiers organisationnels, dans le cadre d'un « projet de recherche-accompagnement » unique en son genre.

La collaboration a porté ses fruits, puisque Laval a reçu en mai dernier le prix mérite Ovation municipale de l'Union des municipalités du Québec. Pour **Gérard Divay**, responsable du projet à l'ENAP, et son équipe,

Laval devient ainsi un véritable laboratoire d'expérimentation et d'évaluation des pratiques managériales municipales. Une aubaine pour celui qui s'intéresse au management des villes qu'il qualifie de « superlatives », en ce sens qu'elles sont à la fois durables, intelligentes, en santé, résilientes et créatives. Le vent du changement souffle à Laval. **M.C.**

Camille Carrier et **Sylvie Gélinas**, auteures du livre *Créativité et gestion*, publié aux Presses de l'Université du Québec. « Une telle approche condamne une entreprise à de faibles niveaux de créativité », écrivent-elles, car il n'existe pas d'indicateur fiable capable de discerner qui, parmi les travailleurs choisis, pourra un jour se révéler créatif.

Il existe toutefois des traits de personnalité qui ne trompent pas, estime David Crête. Ainsi, on peut s'attendre, de la part de l'individu créatif, à ce qu'il soit ouvert d'esprit, extraverti, qu'il possède de bonnes habiletés cognitives et qu'il soit capable de se motiver lui-même. Plus précisément, le créatif qu'on s'arrache en entreprise est celui qui garde ses moyens « même quand il est bousculé », résume le professeur. Ouvert à la prise de risques, il est stimulé par le changement.

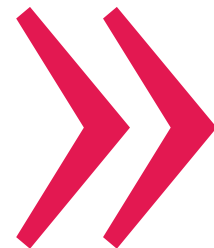
Mais attention, nuance M. Crête, contrairement à ce que croient plusieurs, la créativité n'est pas l'« eureka » surgi de nulle part ni un don mystérieux réservé à une élite. Elle suppose un processus long et délibéré. C'est en décortiquant ce processus que les chercheurs ont pu arriver à une recette facile à reproduire, et qu'ils ont mis au point des outils pour exercer la créativité.

Ainsi, David Crête utilise les six chapeaux de De Bono, une méthode de travail en groupe qui permet de prendre conscience des angles sur lesquels on peut se focaliser pour résoudre un problème. Il s'agit de n'endosser qu'un seul point de vue (un chapeau) à la fois pour commenter. Par exemple : les bons côtés de l'idée présentée ou bien les désavantages et les risques, ou encore les émotions suscitées par la proposition. Mener une argumentation ou analyser un problème sous différents angles mène à une plus grande génération d'idées. Plus ils prennent l'habitude de cette technique, plus les travailleurs l'intègrent naturellement à leur prise de décision, nourrissant par le fait même leur créativité. Comme en sport, le talent existe, mais la pratique compte pour beaucoup dans le succès.

« Les compagnies d'informatique obtiennent des résultats incroyables lorsqu'elles misent sur la créativité de leurs travailleurs », dit **Louis Rinfret**, professeur en stratégie et innovation à l'UQTR. Il reste toutefois prudent : « Compte tenu de la quantité et de la diversité des facteurs d'influence, il est très difficile de déterminer lesquels mènent à LA bonne idée. » La créativité, dit-il, vient avant tout d'une passion et d'un contexte organisationnel propice.

C'est d'ailleurs le pari de Louis Gameau Sports, relatent **Camille Carrier** et **Sylvie Gélinas** dans *Créativité et gestion*. Le slogan de l'entreprise québécoise spécialisée en produits cyclistes ? « Innover ou mourir. » Pour assurer la génération de nouvelles idées, le P.D.G. de l'entreprise éponyme mise beaucoup sur l'amour du cyclisme chez ses employés et ne recrute, à titre de chefs de produits, que des athlètes fervents de sport. Seuls les

Installer une culture de la créativité en entreprise demande de prime abord la volonté des patrons.



plus passionnés, pense-t-il, sont en mesure de créer.

C'est pourquoi installer une culture de la créativité en entreprise demande de prime abord la volonté des patrons. Ils doivent eux-mêmes être ouverts d'esprit, croit David Crête. Car un travailleur, aussi prédisposé à la créativité soit-il, ne peut faire de miracle dans un cadre qui l'étouffe. Le professeur met d'ailleurs les gestionnaires en garde contre le micromanagement qui incite à contrôler constamment le travail de l'employé par-dessus son épaule.

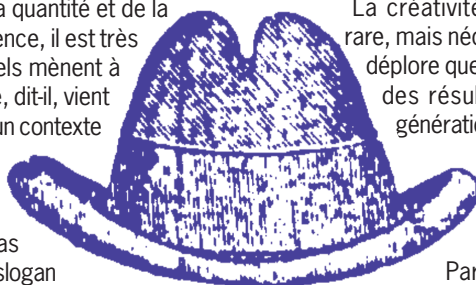
La création de Gmail prouve bien l'importance de laisser de l'espace aux travailleurs. Créée dans le cadre d'une tempête d'idées hors des heures officielles de travail, la messagerie compte aujourd'hui un milliard d'utilisateurs. On pense aussi à Procter & Gamble, multinationale bien connue pour ses produits ménagers. Son plumeau jetable Swiffer a été lancé grâce à une plateforme d'échange d'idées en ligne à laquelle clients et entreprises partenaires pouvaient contribuer.

La créativité demande aussi une denrée rare, mais nécessaire : le temps. David Crête déplore que les entreprises exigent encore des résultats immédiats, alors que la génération d'idées a besoin d'incubation.

De sorte, constate-t-il, qu'elles s'empêchent de progresser, un problème qu'il qualifie de « gangrène des organisations ».

Par ailleurs, la créativité des travailleurs est trop peu étudiée : on ne sait toujours pas très bien comment la culture d'une organisation influence la créativité. À ce sujet, signale-t-il, « il y a un appel général à mettre de l'ordre dans les conclusions des recherches scientifiques ». ■

Par Anabel Cossette Civitella





L'art qui fait du bien

Déverser vos problèmes dans l'oreille d'un psy, très peu pour vous ? Alors peut-être serez-vous plus à l'aise d'exprimer vos angoisses par le dessin. Ou le théâtre. Bienvenue dans l'univers encore méconnu des arts-thérapies.

Suzanne (prénom fictif) est en dépression majeure depuis plus de un an. Gestionnaire de carrière, elle est en arrêt de travail. Sans enfant, divorcée, elle broie du noir jour après jour. Elle ne voit plus d'issue. Plus rien ne l'intéresse. Même manger exige d'elle un effort surhumain.

Mais voici l'heure de sa séance de thérapie par le théâtre. Suzanne s'y rend en se traînant les pieds. Bien qu'une grande lourdeur flotte dans la pièce, ce jour-là, la dramathérapeute **Maud Gendron Langevin** suscite rapidement l'action. Elles improvisent ensemble différentes métaphores inspirées de ce que Suzanne avait vécu cette semaine-là. Puis, la patiente doit choisir une image d'un personnage de la *commedia dell'arte* qui représente bien comment elle se sent ce jour-là, pour ensuite mimer sa démarche. Dos courbé, bras ballants, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère ! Puis, elle s'esclaffe, avant de figer. « J'ai ri ! s'exclame-t-elle. Quand est-ce que cela m'est arrivé la dernière fois ? »

Maud Gendron Langevin repense à ce moment avec émotion. « En faisant ces exercices,

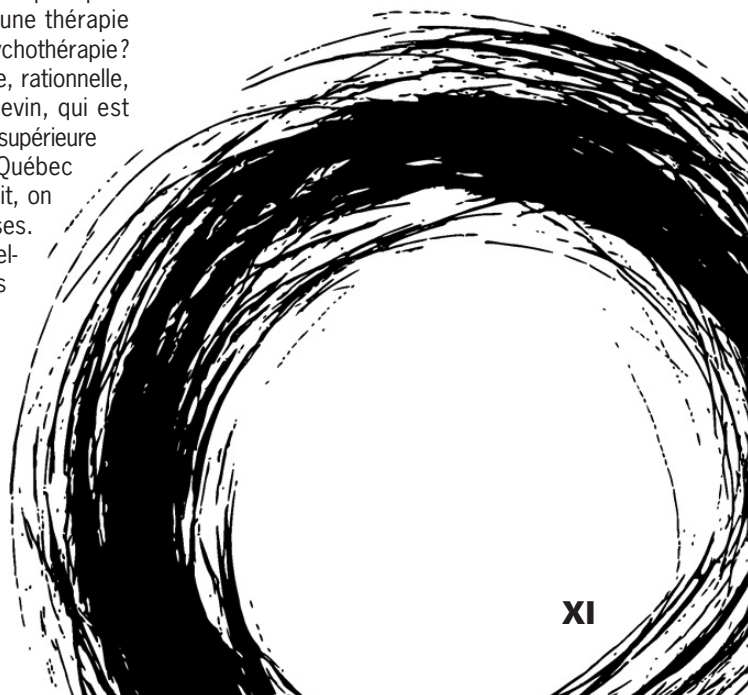
explique-t-elle, Suzanne a réalisé qu'elle pouvait encore arriver à envisager les choses sous un angle positif, à avoir du plaisir, à ressentir le désir de vivre. Pourtant, au début, elle trouvait mes demandes un peu ridicules et je devais travailler fort pour l'amener à participer. »

La thérapie par les arts (arts plastiques, musique, danse, théâtre) se définit par l'utilisation intentionnelle d'une forme d'expression artistique comme outil à des fins thérapeutiques.

Mais pourquoi opter pour une thérapie par l'art plutôt que pour une psychothérapie ? « La psychothérapie est verbale, rationnelle, explique Maud Gendron Langevin, qui est également professeure à l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). On réfléchit, on décortique, on nomme les choses. Certaines personnes sont excellentes dans ces domaines, mais celles qui sont très coupées de leurs émotions, de leur ressenti, de leur corps, peuvent avoir besoin de l'art pour dénouer des impasses. Il y a quelque chose d'intuitif, de spontané, dans les arts-thérapies. »

AU-DELÀ DU BIEN-ÊTRE

La thérapie par l'art procure forcément un certain bien-être mais, comme son nom l'indique, elle vise d'abord des objectifs thérapeutiques, préalablement déterminés avec les patients. « Il s'agit ni plus ni moins de changer le fonctionnement psychologique de quelqu'un », résume **Lise Pelletier**, professeure et coresponsable des programmes en art-thérapie à l'Université





ALAIN CORNEAU/ÉVÉNIM

du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT), la seule université québécoise à offrir des formations en français dans le domaine.

Pour arriver à ses fins, Lise Pelletier travaille avec les arts plastiques. Elle peut essayer plusieurs matériaux avant de trouver celui qui fonctionne particulièrement bien avec tel ou tel patient. Certains n'aiment pas le pastel sec parce que cela leur rappelle les tableaux à l'école. D'autres adorent l'odeur de la peinture, son « côté glissant » et la possibilité d'en appliquer d'épaisses couches. D'autres encore préfèrent le plâtre.

Les séances ne sont pas complètement silencieuses : les patients sont invités à discuter à un moment ou à un autre. « On soulève des questions », indique Maud Gendron Langevin. « On observe leurs choix et leur état d'esprit lors de la création, ajoute Lise Pelletier. On agit un peu comme un miroir pour permettre à la personne de comprendre ce qu'elle tentait d'exprimer dans les différentes étapes de création, de mettre des mots sur son expérience. »

CE QUI SE PASSE DANS LE CERVEAU

Ésotérique, tout ça? « Pas du tout! » s'exclame Lise Pelletier, travailleuse sociale devenue art-thérapeute après avoir complété la maîtrise de l'UQAT offerte également à son antenne au centre-ville de Montréal depuis peu. « On ne fait pas de magie, souligne-t-elle. Cette approche repose sur une solide base scientifique. »

Au cours des dernières années, les recherches en neurosciences ont en effet confirmé les effets de la thérapie par l'art. En étudiant le cerveau, on a mieux compris où se logent la créativité, les traumatismes, la mémoire émotionnelle, puis comment l'information s'enregistre.

« Quand on vit un traumatisme, un schéma de pensée et d'émotions se forme dans la mémoire émotionnelle

inconsciente, explique Lise Pelletier. Des situations de la vie quotidienne peuvent éveiller des sensations associées de près ou de loin à cet événement et faire replonger la personne dans le traumatisme, ou amplifier le vécu émotionnel qui devient alors démesuré par rapport à la situation actuelle. Cette réactivité indique qu'il est nécessaire de travailler le traumatisme. L'art permet de toucher à cette mémoire émotionnelle pour créer de nouveaux schémas qui viennent remplacer les précédents en agissant sur les éléments conscients et inconscients de l'expérience. C'est un peu comme lorsqu'on sauvegarde un document à l'ordinateur; la nouvelle version vient modifier favorablement la précédente. »

Après le suicide de son fils, Diane (prénom fictif) a pu réaliser ce processus salvateur en art-thérapie avec Lise Pelletier. L'adolescent s'était tué dans sa chambre. La mère n'avait pas vu la scène, mais elle se l'imaginait sans cesse. C'était incontrôlable et cela provoquait chez elle des symptômes post-traumatiques.

« Je lui ai fait dessiner la scène comme elle se l'imaginait, raconte l'art-thérapeute. Puis je lui ai demandé de découper le dessin du corps de son enfant pour le placer dans un lieu d'apaisement et l'entourer de gens qu'il aimait. Elle a choisi un champ fleuri. En travaillant la symbolique grâce au dessin, elle a pu exprimer toute l'angoisse refoulée dans sa mémoire émotionnelle et, finalement, s'apaiser. »

LES FORCES ET LES LIMITES

Dessiner s'est avéré significatif pour Diane, et ce l'est pratiquement pour tout le monde. D'après Lise Pelletier, la création artistique est plus universelle que les mots. Elle donne l'exemple du bleu : « Même si on utilise tous le même mot pour nommer cette couleur, chacun a un bleu bien personnel en tête. Il peut être pâle, foncé ou présenter une texture particulière. »

Prenons le mot « angoisse », maintenant. « Moi, je ne fais pas d'angoisse, affirme Lise Pelletier. Je ne sais donc pas ce que c'est que de la vivre, mais je connais le mot et sa signification théorique. Par contre, si une femme qui souffre d'angoisse exprime ce qu'elle ressent par l'art, tout de suite, elle et moi parlons le même langage. »

Pour arriver à cette expression, on n'a aucunement besoin d'être un artiste dans l'âme. « L'objectif n'est pas d'atteindre un haut niveau de qualité esthétique, mais d'établir une juste correspondance entre l'univers intérieur du patient et ce qui jaillit de sa création, explique-t-elle. On peut comprendre des blessures émotionnelles en psychothérapie, mais avec la thérapie par les arts, on peut faire le pont entre ce qu'on comprend et ce qu'on vit. »

C'est particulièrement efficace dans les cas d'anxiété généralisée et de dépression. Aussi, les arts-thérapies peuvent constituer des solutions de rechange pour les personnes à qui la psychothérapie convient moins. Elles sont intéressantes également pour les gens qui ont des limitations cognitives ou un handicap intellectuel,

(Suite à la page XIV)



Des approches connexes



ALAIN CORNEAU/ENAM

À l'École nationale d'apprentissage de la marionnette (ENAM), de Chicoutimi, des gens âgés de 20 à 70 ans, atteints de problèmes de santé mentale, sont impliqués activement dans les différentes phases d'une création collective présentée devant public. On n'est pas ici dans une thérapie par l'art, mais plutôt dans l'intervention sociale. Ce genre d'approche connexe peut procurer tout de même un grand bien-être aux participants. Des scientifiques sont allées observer de près l'expérience, le temps de réaliser un projet de recherche.

« Avec la création de spectacles de marionnettes, l'ENAM offre un espace à ces gens. Elle les sort de l'isolement et de la stigmatisation, puis elle les amène à réorganiser leur quotidien en leur donnant une raison de se lever le matin et en les motivant à faire leur lunch, et à prendre l'autobus afin de réaliser quelque chose de positif », explique **Marcelle Dubé**, professeure en travail social à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), qui a

dirigé le projet de recherche.

« Plusieurs patients ont repris goût à jouer un rôle actif en société. Certains ont même dit qu'ils avaient repris goût à la vie », indique **Ève Lamoureux**, professeure en histoire de l'art à l'UQAM, qui a aussi travaillé au projet.

Au départ, il y avait très peu d'amateurs de marionnettes dans ces groupes de l'ENAM. Par contre, plusieurs participants ont réalisé que les pantins leur permettaient d'exprimer des choses qu'ils auraient tues autrement.

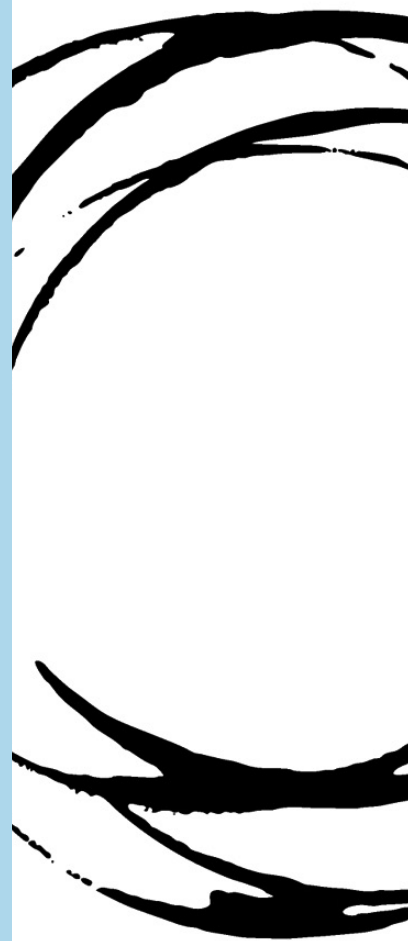
« De plus, cette activité leur donne l'occasion de travailler à partir de leurs forces plutôt que de leurs problèmes, et cela leur redonne énormément de pouvoir sur leur vie », constate Marcelle Dubé qui a toujours intégré les arts et la culture à son intervention sur le terrain, particulièrement lorsqu'elle travaillait avec des adolescents délinquants, il y a de nombreuses années.

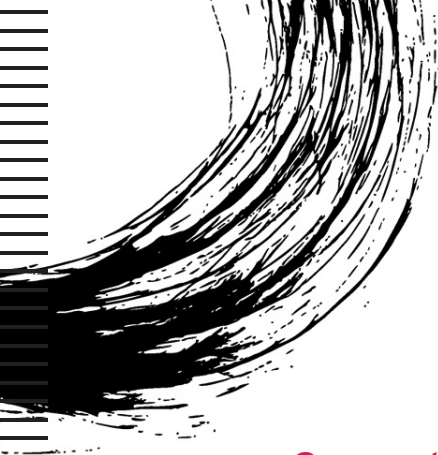
Maud Gendron Langevin, professeure à l'École supérieure

de théâtre de l'UQAM, a pour sa part travaillé sur des projets d'intervention sociale, par le biais du théâtre, avec des jeunes en difficulté. « Je devais leur faire vivre des expériences de réussite, explique-t-elle. Le projet leur apprenait à collaborer et le succès leur redonnait confiance en eux. »

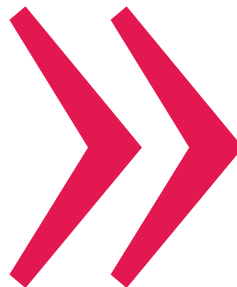
S'il existe plusieurs projets où l'art fait du bien, ils gagneraient à être mieux connus, concède Marcelle Dubé. Elle commence d'ailleurs une nouvelle recherche au Musée d'art contemporain de Montréal, où elle documentera les effets des *Moments créatifs*, des activités destinées aux adultes.

« Les participants n'ont pas nécessairement de problèmes, mais ces activités leur font du bien, affirme Marcelle Dubé. Alors, on veut mieux comprendre ce qu'ils en retirent. Le programme des *Moments créatifs* existe depuis 20 ans, mais on le connaît encore trop peu et je crois qu'on en sous-estime les effets. » **M.L.**





On peut comprendre des blessures émotionnelles en psychothérapie, mais avec la thérapie par les arts, on peut faire le pont entre ce qu'on comprend et ce qu'on vit.



parce qu'elles leur permettent justement d'exprimer ce qu'ils ressentent au-delà des mots.

Pour Lise Pelletier, la découverte de cette discipline a été une révélation. « Quand j'étais travailleuse sociale, j'œuvrais auprès de femmes abusées sexuellement et je voyais les limites de l'intervention verbale chez les personnes qui ont vécu des traumatismes aussi importants, affirme-t-elle. L'art-thérapie m'a donné accès à un tout autre univers, et m'a permis de mieux comprendre la personne et son processus de guérison. »

Cela dit, l'art-thérapie n'est pas faite pour tous les patients. « Elle active la mémoire, de sorte qu'on revient rapidement et intensément dans les difficultés, explique Lise Pelletier. Pour certains, le processus est trop rapide. Ils préfèrent le langage verbal, qui permet une plus grande distance émotionnelle. »

UNE RECHERCHE EN DEVENIR

En matière de recherche, il reste encore beaucoup à faire en art-thérapie, même si plusieurs études de cas, sur des groupes ou des individus, ont été réalisées. « Mais on a fait moins de grandes études quantitatives », convient Lise Pelletier.

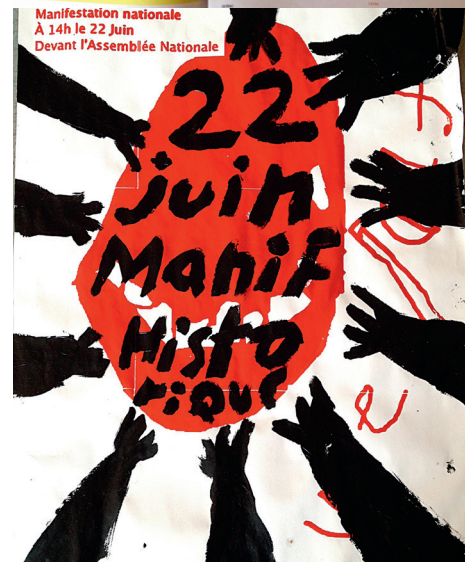
Il faut dire que, en art-thérapie, on baigne dans les émotions et la subjectivité. « Ce qui fonctionne chez un patient ne fonctionnera pas nécessairement chez un autre, précise Mme Pelletier. On n'est pas dans l'application d'une recette universelle. Il faut s'adapter à chaque individu et à sa réalité. »

Toutefois, les professeurs de l'UQAT veulent aller plus loin et souhaitent développer un pôle de recherche en art-thérapie. « Nous voulons explorer différents axes, entre autres les neurosciences, pour une clientèle aux prises avec de graves problèmes de santé mentale, affirme Lise Pelletier. Même si l'art-thérapie travaille hors des sentiers battus, je crois qu'elle devra trouver sa propre voie de recherche, afin de continuer à se développer et à se faire connaître. » ■

Par Martine Letarte



Manifestation nationale
À 14h le 22 Juin
Devant l'Assemblée Nationale



La création survient aussi en temps de crise sociale, comme le démontrent les affiches de l'école de la Montagne Rouge, une organisation dont les membres sont principalement issus du baccalauréat en design graphique de l'UQAM, réalisées lors du Printemps érable en 2012.

Spectateur citoyen

Des chercheuses de l'Université du Québec à Montréal ont repoussé les limites du théâtre engagé en impliquant de façon intime les spectateurs dans leur démarche. Bienvenue dans un monde où art et politique ne font qu'un.

Julie Paquette et
Emmanuelle Sirois,
créatrices des RDV Art
et politique.



PIERRE ANTOINE LAFON SIMARD/USINE C

au théâtre, le public aime ou déteste ce qui se déroule sur la scène; il est amusé ou choqué, mais rarement indifférent et jamais passif.

« Parce qu'il lui incombe d'interpréter le spectacle, le spectateur est actif, par définition. Nous cherchions à amplifier et accompagner son expérience en l'invitant à poser un regard politique sur l'art et un regard artistique sur le politique », explique **Emmanuelle Sirois** au sujet des RDV Art et politique organisés en 2015 et 2016 à l'Usine C, un centre de création et de diffusion à Montréal.

À l'origine du projet, on retrouve la complicité entre cette doctorante en études et pratiques des arts, et **Julie Paquette**, chargée de cours au département de science politique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Le « coup de cœur amical » entre les deux femmes, toutes deux passionnées d'art, de théâtre et de science politique, a été le point de départ d'une collaboration intellectuelle et artistique

unique. « Nous partageons une vision large du politique dans l'art, et nous cherchons à trouver une zone de résonance entre ces deux vocables », souligne Emmanuelle Sirois qui sera chargée de cours en théâtre et politique à l'UQAM, dès janvier.

Véritable expérimentation au croisement de l'art, de la sociologie et de la philosophie, les RDV Art et politique se sont déclinés en trois volets. De quoi créer autant d'occasions de « rencontres, de discussion et d'interrogation sur l'art, la société et la vie politique ».

« Le théâtre qui se dit engagé propose souvent une seule version des faits; une seule vision: au-delà du théâtre militant, on s'intéresse surtout à la façon de créer de la « porosité » chez le spectateur, en réfléchissant à l'espace qu'il peut occuper dans une œuvre; à son rapport avec elle », indique Julie Paquette.

Au menu des RDV? Un brunch-conférence sur le thème de l'eau, avec des panélistes de différents milieux (spécialistes de l'eau, mili-

tants écologistes, partisans de l'exploitation pétrolière, etc.), suivi de la représentation de la pièce *Le partage des eaux* d'Annabel Soutar, pionnière montréalaise du théâtre dit documentaire qui mêle dramaturgie et recherche scientifique; ou encore une série de *Brain Dates*, des tête-à-tête surprise entre un invité et un spectateur.

« Sur une idée d'Emmanuelle, on a notamment invité trois « mémés déchaînées » du mouvement des *Raging Grannies* [NDLR: un groupe qui milite en faveur de diverses causes environnementales et sociales de façon ludique et colorée] à rencontrer trois spectateurs autour de quelques questions à thèmes. Cela a permis de créer des liens exceptionnels », s'enthousiasme Julie Paquette qui explique avoir voulu mettre l'accent sur l'intimité et l'échange.

« Tout le monde a adoré. Ce dispositif a permis de tisser des liens forts et pérennes, en faisant réfléchir le spectateur au rapport intime qu'il entretient avec les œuvres d'art, détaille Emmanuelle Sirois. Un spectateur seul devant une œuvre, un spectateur seul avec un intervenant: c'est précieux et politique. »

Enfin, les RDV se sont conclus en mars 2016 par un colloque de deux jours, auquel **Ève Lamoureux**, professeure au département d'histoire de l'art de l'UQAM, a également participé, sur le thème « Théâtre, liberté et scandale ». Fortes de cette expérience, ravies de la réaction des spectateurs et des réflexions amorcées, Julie Paquette et Emmanuelle Sirois publieront bientôt une analyse de leur recherche.

« L'idée était de former une communauté qui désirait réfléchir collectivement aux œuvres d'art, en aval et en amont, afin d'en déployer toutes les couches sémantiques. Ce faisant, nous nous sommes rapprochées du cœur de l'œuvre, de son intimité », conclut Emmanuelle Sirois. ■

Par Marine Corniou



La culture alimente le dynamisme régional, comme en témoigne ce pique-nique musical qui a eu lieu en 2014 au Parc national du Bic, situé non loin de Rimouski.

Le bouillonnement créatif *des régions*

La créativité n'est pas l'apanage des grandes villes, loin de là. Pour les régions, elle est à la fois une dynamique et une solution d'avenir.

après des décennies d'exode rural, le Québec voit aujourd'hui de plus en plus de citoyens choisir de s'établir en région, cédant à l'appel des grands espaces, d'un rythme de vie moins effréné ou de l'absence de congestion routière. **Virginie Proulx** est de ceux-là. Originaire de Montréal, elle a déménagé à Rimouski pour y faire son doctorat en développement régional. « Je pensais me rapprocher de la nature, profiter de la beauté des paysages, mais je ne m'attendais pas à découvrir une vie culturelle aussi dense », explique la jeune femme, aujourd'hui chargée de cours à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR) et consultante en développement régional.

Surprise par l'effervescence de la ville, elle s'interroge : la culture serait-elle un vecteur de développement pour les petites municipalités ? Quelques années de travail et 500 pages de thèse plus tard, le constat est clair. Le dynamisme culturel en région a des retombées qui vont bien au-delà du simple divertissement de ses habitants. « Il crée un bouillonnement propice à la créativité, incite à faire les choses différemment. La culture attire des artistes, des étudiants, mais elle suscite aussi des réflexions, permet une certaine ouverture d'esprit, surtout si on y est exposé dès le plus jeune âge », explique Virginie Proulx qui a déposé sa thèse en 2013. En engendrant une société plus créative, « la culture contribuerait directement et indirectement à la création d'entreprises », note-t-elle également.

Un cercle vertueux, en somme, générateur de développement durable et d'innovation.

Portée, entre autres, par ce rayonnement culturel, Rimouski a tenu le difficile pari de lutter contre le déficit démographique, à attirer des jeunes et à les garder. D'autres villes lui ont emboîté le pas, dont Rouyn-Noranda qui cherche à se défaire de son image de ville industrielle et qui mise elle aussi sur une communauté artistique bien vivante.

Si une activité culturelle riche améliore la qualité de vie, elle renforce aussi le sentiment d'appartenance et contribue à désenclaver les populations. « La culture, c'est le reflet de l'identité : si on ne la soutient pas, on éteint l'identité régionale », affirme Mme Proulx. Elle déplore d'ailleurs l'abolition, en 2015, des conférences régionales des élus (CRÉ) et les coupes budgétaires qui nuisent en premier lieu aux petites initiatives à saveur locale.

« Les régions ne sont pas uniquement des lieux de diffusion culturelle, on y trouve aussi beaucoup de créations originales », précise-t-elle, citant en exemple la Coop Paradis qui fait de la production cinématographique à Rimouski et qui peine à trouver du financement.

Bien souvent, les fonds sont plus facilement octroyés aux projets des gros centres urbains : « La condescendance et les préjugés sont encore très présents envers la culture en région, même si on entend de plus en plus parler de certains festivals dans les médias », observe la consultante.

Lutter contre les préjugés sur les régions, c'est aussi le cheval de bataille de **Bruno Jean**, professeur associé à l'UQAR, qui a dirigé la thèse de Virginie Proulx. Il dénonce l'attitude que les centres urbains ont encore parfois envers les campagnes. « Dans l'opinion publique comme dans les milieux scientifiques, on pense que le monde rural se caractérise par un manque de créativité. C'est tout le contraire : les ruraux sont très créatifs. L'innovation est même une nécessité pour eux, puisque le secteur privé ne s'installe pas dans ces zones », explique cet ancien titulaire de la Chaire de recherche du Canada en développement régional.

Historiquement, fait-il valoir, les communautés rurales québécoises ont fait preuve d'une innovation incontestable, notamment pour organiser leur vie sociale et aménager les environnements naturels. « Elles font du développement durable depuis longtemps sans le savoir ; les groupements forestiers ou les sociétés d'exploitation des ressources, par exemple, sont des modèles de créativité solidaire », indique-t-il. Ce dynamisme commence toutefois à être reconnu, notamment grâce aux travaux du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES), une organisation interuniversitaire qui analyse, entre autres, l'innovation en milieu rural et forestier. De quoi effacer, peut-être, l'image erronée d'une campagne fermée et peu tournée vers l'avenir. ■

Par Marine Corniou